

irait consulter un thérapeute seul. Il accepte pour faire plaisir à sa femme mais au fond il ne comprend pas bien pourquoi il doit consulter. Il ne comprend pas ce que veut sa femme. Il m'explique qu'il travaille beaucoup comme la plupart de ses collègues, il est cadre supérieur dans une importante entreprise de conseil. Pourtant il aide comme il peut à la maison pour les courses, le ménage, les enfants. Le dimanche il va jouer au foot avec ses copains. « Une vie normale, quoi ! docteur. » Sa femme se plaint qu'il n'est pas assez attentif, attentionné, elle s'ennuie, elle voudrait travailler. « Ce n'est pas la peine, je lui ai dit, puisqu'on a les moyens, je gagne bien ma vie. » « Elle voudrait qu'on sorte le soir, mais moi, quand je rentre du boulot, je suis crevé, c'est à peine si je peux regarder la télé. Elle me dit que notre vie manque de poésie. Qu'est-ce que je peux y faire ?!! » « Vous savez, elle est toujours à se plaindre, elle n'est jamais contente, jamais satisfaite. » Il marque une légère pause. « Elle est comme toutes les femmes, quoi ! » ajoute-t-il avec un sourire et une ébauche de clin d'œil. Manifestement, il cherche à m'associer à cette représentation qu'il a des femmes, de La Femme et, pour lui, tout homme doit souscrire à cette évidence. Je reste impassible, j'attends, alors il continue à parler ne laissant pas la moindre place au silence, il cherche sans cesse à me faire confirmer son opinion sur toute chose. Malgré mon sentiment d'antipathie qui insiste, j'essaie d'ouvrir notre conversation à une dimension subjective. A-t-il traversé dans sa vie une crise existentielle à la quarantaine, à l'adolescence ? A-t-il eu des difficultés psychologiques dans l'enfance ? Rien n'y fait, il me parle de la matérialité de la vie, il fait tout pour sa famille, ses enfants, sa femme, c'est un brave homme, un bon père, un bon mari, en tout cas il fait au mieux, on n'a rien à lui reprocher. À la fin de la consultation, je lui demande s'il veut prendre un rendez-vous, il me dit qu'il me rappellera, ce qu'il ne fera pas.

Nous partirons de l'expérience même de la rencontre avec un con pour explorer ce phénomène qu'est la connerie en attendant d'en saisir le noumène. En effet il est difficile d'aborder la connerie comme objet pensé, on ne peut pas le décrire (avec ses signes) directement car dire de quelqu'un qu'il est con est d'abord un éprouvé, pris dans la relation. Un con, ça énerve, ça suscite de la colère, de l'agressivité, de la violence, on a envie de lui casser la figure. Lorsqu'un différend n'arrive pas à se conflictualiser (au sens du conflit intrapsychique qui peut s'élaborer et se résoudre dans le compromis) et évolue vers la bagarre c'est qu'il y a eu échec du travail de penser. Avec le con, on est d'emblée dans la

violence comme s'il n'y avait pas eu d'espace pour penser ce qui *nous* arrive, ce qui *se passe entre nous*.

Un exemple clinique : Monsieur Pierre W. est propriétaire de plusieurs appartements dans une copropriété d'un grand ensemble. Il possède suffisamment de millièmes pour pouvoir bloquer certaines décisions d'Assemblée Générale. Au cours de l'une de celles-ci (les AG de copropriété étant un lieu très favorable à l'expression de la connerie, une première statistique à la louche subjective indiquerait une proportion de dix pour cent le taux de présence de cons dans une copropriété), Monsieur Pierre W. s'oppose à toutes décisions concernant d'importants travaux. Ses arguments sont toujours les mêmes : « Le syndic comme tous les syndics sont tous des voleurs, hein n'est-ce pas, ils sont de mèche avec les entrepreneurs et les architectes, on n'a qu'à faire ça par des ouvriers qu'on paierait au noir. » Le président de séance a beau lui faire remarquer que nous sommes dans des gros travaux d'immeuble et non pas dans des travaux de particulier et qu'il y a des questions d'assurance et de responsabilité... Monsieur W. explique alors comment il a fait un faux document à l'intention de l'assurance pour des travaux qu'il a fait faire dans sa maison de campagne...

Deux caractéristiques cliniques du con

1 – Lorsqu'un con énonce quelque chose, il est sûr d'avoir raison, que vous pensez forcément comme lui dans la mesure où pour lui il n'y a qu'une façon de vivre le monde, de poser et de comprendre un problème. Il n'y a aucun espace de subjectivité possible, il existe un collapsus entre le monde interne comme lieu de fantasmatisation et le monde extérieur, il confond le Réel et la réalité psychique. Pour lui la conversation n'est pas un échange, un dialogue mais une confirmation que les choses sont bien à leur place.

2 – Paradoxalement il manifeste une certaine jouissance à faire savoir comment il a grugé, fraudé, contourné la loi.

La période de confinement et d'interdiction liée à la Covid a été un véritable laboratoire pour observer les cons. Ils étaient complotistes dans l'âme : il était évident qu'ON leur mentait et qu'il fallait être un

benêt (qu'eux ne sont pas) pour croire ce que ceux qui sont aux commandes racontent. « N'est-ce pas ? », sous-entendu, vous qui n'êtes pas un benêt, vous pensez forcément comme moi, on est entre gens intelligents, qui ne se font pas avoir. Et de raconter comment ils ont fait pour sortir, ne pas respecter les consignes, etc. Évidemment ça énerve beaucoup d'avoir le sentiment de se sentir physiquement menacé par les risques que prennent ces gens-là.

Quant à la réaction possible en face du con, le choix est restreint

– ou bien on affronte et on sait que, la discussion et l'échange d'arguments ne pouvant avoir lieu dans la mesure où l'on n'est pas dans le rationnel, la bagarre est alors inévitable,

– ou bien on laisse tomber et l'on se sent littéralement absorbé par le vide sidéral qui caractérise la connerie, à en donner le vertige.

Dans les deux cas, c'est la violence du non-pensé qui scelle la relation, comme si le bombardement des éléments bêta était tel qu'on est submergé au point de ne plus arriver à penser, voire à imaginer, un monde rationnel apaisé quant à la violence des affects dans lequel il est possible de transformer les éléments bêta en éléments alpha.

Comment comprendre que pour des psychiatres, psychanalystes aguerris qui ont l'habitude *du bombardement d'élément bêta* de la part de patients psychotiques, la confrontation avec les cons soit aussi insupportable ? Avec les patients, c'est le thérapeute qui fixe le cadre de la rencontre, si le cadre ne lui convient pas il met un terme au moment de la rencontre, il remet ça à plus tard. Le psychotique ne fait pas de prosélytisme, il ne cherche pas à vous convaincre, et s'il y a tentative d'emprise, elle s'effectue sur la vie psychique de l'autre et non sur la volonté de vous faire partager sa vision du Monde. La butée extrême de la position interne du psychiatre est de penser « *L'unique différence entre un fou et moi c'est que moi je ne suis pas fou* » (Salvatore Dali) ce qui permet d'aller à la rencontre de la folie en se sentant préservé, dans une certaine mesure, de la façon de rompre les limites avec l'autre, propre au processus psychotique. Cela sans préjuger bien entendu, de

toutes les mesures à prendre pour que le patient ne perçoive aucune ambiguïté sur cette asymétrie.

Le con, lui, vous fait partager sa vision du Monde. Il ne cherche pas à vous convaincre, il vous inclut à la manière de l'introjection projective (d'où la violence ressentie) dans son monde. Les membres d'une secte cherchent à vous convaincre de leur représentation du monde qui s'organise autour d'une idéologie. Ce n'est pas le cas des cons, la connerie n'est sous-tendue par aucune idéologie, elle se suffit à elle-même. C'est la raison pour laquelle il n'existe pas de secte de cons.

La représentation du monde chez les cons est d'une platitude totale, il existe un collapsus de la topique interne : l'espace psychique interne communique avec l'espace du monde extérieur. Par conséquent, pour le con, le monde extérieur ne peut être *que et exclusivement* ce qu'il ressent et ce qu'il éprouve. Il ne peut pas en être autrement au risque de mettre en danger sa propre existence. Il est évident alors que l'autre ne peut pas penser autrement sauf à être con lui-même c'est-à-dire à avoir une représentation du Monde qui ne colle pas à la réalité intangible du monde extérieur tel que lui le ressent. On est toujours le con de l'autre con, c'est ce qui rend le phénomène si difficile à observer et à décrire, la connerie est dans la relation.

Nous avons décrit un processus de connerie que nous pouvons qualifier comme structurelle. Mais il existe un autre *processus de connerie qui serait plus fonctionnelle.*

Que signifie « se sentir un peu con » ?

Vignette clinique :

Benjamin S. est un ami d'enfance qui est à cette distance propre aux amis d'enfance : assez lointain dans la vie actuelle et très proche dans un passé toujours présent, nos vies se sont éloignées et c'est un rappel constant parfois insupportable à nos origines communes dont on a du mal à s'éloigner. Il vient me voir pour me demander un certificat de complaisance : il veut partir quelques jours avec sa maîtresse, en catimini, à l'insu de sa femme et de son employeur. Il a pensé qu'un arrêt de travail et un vrai/faux mensonge à sa femme à qui il dirait,

preuve à l'appui, qu'il a besoin de repos et d'un peu de distance le mettrait à l'abri de toute suspicion. Je pourrais lui faire cet arrêt de travail, après tout, la vie psychique a constamment besoin de repos et de distanciation, et ce n'est pas moi qui jugerais de son choix pour le faire. Mais d'emblée je suis en colère et je refuse tout net arguant du fait qu'il y a beaucoup de contrôles de la Sécurité Sociale actuellement et que nous risquerions lui et moi d'avoir des ennuis ; assez rapidement je le mets dehors. Une fois seul dans mon bureau, je me sens un peu con. J'aurais pu lui faire cet AT, j'en ai fait d'autre plus litigieux pour rendre service et après tout il était justifié dans la mesure où il m'avait expliqué que sa vie affective et professionnelle était tendue et que ces quelques jours allaient lui permettre de réfléchir un peu.

Pourquoi cette colère ? Par envie, par jalousie ? J'imaginai le bonheur de cette fugue en amoureux, ces délicieux instants coupés du monde, débarrassés un temps des emmerdements du quotidien, un momentané apaisement des tensions relationnelles, ces rêveries qui habitent les pensées quotidiennes de chaque névrosé. Il me prenait à témoin de ce bonheur qu'il s'était accordé, ce que je n'aurais pas su faire, il m'en faisait complice, c'était insupportable. Et puis en faisant appel à moi comme psychiatre pour faire un faux il dévalorisait mon travail, comme si ce n'était rien de faire un AT, que mon pouvoir était fantôme. C'est la conjonction de ces blessures narcissiques que je vivais comme une attaque dont je devais me débarrasser. À cet instant je n'étais plus psychiatre, je devais couper avec la vie psychique, ne plus rien en savoir, je devenais un médecin comme les autres, un cardiologue ne fait pas d'arrêt de travail si ce n'est pas justifié par un ECG objectivement pathologique.

Ce qui nous amène à considérer 2 aspects du processus de la connerie (ici fonctionnel).

1 – L'aspect narcissique : le con se sent menacé dans son identité narcissique. Il a peur d'être pris pour un con, de se faire avoir, de ne pas être respecté voire d'être méprisé.

2 – Le déni de la vie psychique sans qu'il y ait de clivage compensatoire (comme dans le cas du clivage dans la psychose et dans la perversion). Le déni de la vie psychique est au centre du processus de la connerie. Son repérage permet de faire le diagnostic, d'évaluer l'importance du trouble.

Le pronostic dépend de la forme de la connerie. Si elle est structurale, la psychanalyse ne peut rien ; c'est même une contre-indication

non pas tant pour le patient (il ne risque rien, c'est un roc) mais pour le psychanalyste qui pourrait terriblement souffrir de son impuissance et de l'obligatoire retenue de l'expression de ses mouvements agressifs à l'égard du patient. Si elle est fonctionnelle, il faut d'abord en faire le diagnostic – ce qui est loin d'être évident – et aborder cette forme de connerie comme un mécanisme de défense analogue à un trouble caractériel, le respecter comme tel et faire preuve de beaucoup de patience.

La connerie versus la bêtise

La bêtise est le fait d'une ignorance qui se construirait à l'insu de celui qui est bête, ce serait en quelque sorte une ignorance ignorée par celui qui est bête et porteur de cette ignorance. Le substantif un bête (ou une bête) dans le sens de la bêtise n'existe pas. Nous créons le néologisme pour le différencier du con. Dans *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert décrit merveilleusement le bête : quelqu'un qui veut tout savoir, tout appréhender et qui comprend tout de travers. Il ne peut avoir comme lectures du Monde que celles qui lui sont proposées, il ne pense qu'en fonction des pensées déjà émises par d'autres, c'est-à-dire des idées reçues. C'est pourquoi Flaubert en fait des copistes et prévoit de terminer son roman par le dictionnaire des idées reçues... qu'il ferait peut-être recopier par les deux compères redevenus copistes ? Évidemment ce type de comportement évoque fortement un fonctionnement en faux self.

Le traitement de la connerie structurelle s'avère très complexe en grande partie parce que le con n'est pas demandeur de changement. Et s'il peut faire terriblement souffrir les autres, il n'éprouve aucune souffrance psychique, pire il ne peut pas imaginer ce que cela pourrait signifier. Il n'a aucune représentation de ce qu'est la vie psychique, il lui est inconcevable qu'il puisse faire souffrir quelqu'un dans la mesure où il se dit (et il l'est effectivement parfois) serviable et il se pense bon camarade. Le problème est que le con peut représenter un réel danger.

« *Mettez un crétin au pouvoir, il devient un salaud.* » On prête à J. Lacan cette formule. Je remplacerais volontiers crétin par con tel que je l'ai décrit et je pense que tout le monde reconnaîtra une expérience

qu'il aura vécue dans une situation de dépendance d'autorité avec un père, un professeur, un patron. Là encore, il nous faut distinguer les deux types de connerie. Il peut arriver que dans certaines situations d'interdépendance fondée sur des rapports d'autorité, l'un des protagonistes, dans la crainte de se trouver débordé par des mouvements de transfert, opère un repli narcissique obérant ainsi la dimension subjective de la relation. Un père excité par la vue de sa fille devenue jeune fille/jeune femme peut craindre un élan vers elle et se retrancher dans une position de refus de toute autorisation (sorties, rencontres...) qui pourrait permettre à sa fille/femme de s'épanouir en tant que telle. Le père en question peut devenir un vrai con – obtus, borné, refusant toute discussion car il se sait menacé par le caractère irrationnel de sa décision – dans un déni fonctionnel de sa propre vie psychique.

Dans le monde de l'entreprise, un chef peut faire preuve d'un autoritarisme aveugle lorsqu'il se sent menacé narcissiquement c'est à dire lorsqu'il atteint son niveau d'incompétence et qu'il s'y trouve coincé selon le principe de Peter. S'il est suffisamment névrosé il peut se déprimer, sinon l'autre possibilité sera de se couper de tout son monde interne et d'établir avec ses collaborateurs un échange fondé uniquement sur ce qui est objectivable et mesurable : les horaires, les économies, la productivité et s'il s'agit d'une société de services, on mesurera la productivité à l'aune des documents fournis, des tableaux Excel, des Power Point...

Un exemple clinique :

Octave P. a été nommé directeur d'un établissement de santé mentale. L'association dont dépend cet établissement a été très déficitaire et il est là pour remettre de l'ordre dans la maison. Il a fait ses preuves dans une clinique de chirurgie et tout le monde compte sur lui, il est bien accueilli. Au début tout se passe bien, il est occupé par les dossiers en retard, c'est un bon gestionnaire, la comptabilité est de nouveau bien tenue, les comptes sont équilibrés. Il s'est quand même entouré de quelques fidèles, comme lui issus de l'univers du management moderne. Les choses tournent apparemment de façon bien huilée. Il est alors plus libre de s'intéresser au fonctionnement des services. Au début les échanges avec les soignants sont courtois, il est convaincu de savoir et de comprendre ce qu'il en est de la psychiatrie, ça ne doit pas être plus compliqué que la chirurgie ou de n'importe quelle autre discipline médicale. Il demande des précisions sur les méthodes d'évaluation des psychothérapies. Il s'agace des réponses évasives des chefs de service

ou alors des propos qui lui paraissent ésotériques lorsqu'il est question de psychanalyse. Assez rapidement les choses s'enveniment, il commence à exiger des rapports, des tableaux de bords, des tableaux Excel, les présentations doivent être faites accompagnées de Power Point... Il est moyennement intelligent et peu cultivé. Il sent qu'il perd pied dans le respect et l'estime que l'on doit à un patron. Il se rabat sur tout ce qui est chiffrable, les horaires, les dépenses, le nombre de séances de psychothérapie par patient, les dépenses en tout genre, la papeterie, le gel nettoyant, l'électricité, il faut éteindre la lumière en quittant une pièce... Le nombre de ses proches collaborateurs gestionnaires augmente, la technocratie s'installe avec son ombre qu'est la bureaucratie. La tension monte, les conflits se multiplient, les troubles du caractère sont avérés. Octave P. devient odieux surtout avec les femmes qu'il sadise, sa personnalité perverse narcissique se révèle, il paraît ne pas souffrir de ce qui se passe, car il pense que toutes ses difficultés sont dues à l'incompétence des médecins. La souffrance au travail est maximum, pourtant les plaintes aux membres du conseil d'administration n'aboutissent pas. Les comptes sont justes, pas de vague, voilà la devise de la plupart des CA, là aussi dans ces instances, la dimension subjective des enjeux est comme tenue à l'écart, les projets évoqués pour l'avenir de l'Association n'ont qu'un caractère comptable. Les cons au pouvoir représentent un vrai danger pour la vie des entreprises sur le plan du management, de « la gestion des ressources humaines » avec la souffrance au travail que cela produit et les effets sur la vie familiale et sociale de chacun. De surcroît, il faut insister sur le fait que le processus même de la connerie écrase la vie fantasmatique et par là même prive l'ensemble de l'entreprise de l'imagination nécessaire à penser un avenir innovant.

Peut-on penser une prévention de la connerie ?

Considérons que la connerie consiste en un écrasement, une disparition (momentanée en cas de connerie fonctionnelle) ou une absence structurelle d'espace psychique interne qui entraîne chez le con une perception univoque – et dénuée de toute subjectivité – du monde de la réalité extérieur *forcément immédiatement* partageable avec l'autre.

La prévention consisterait dans le maintien constant de la capacité à fantasmer chez tout sujet menacé de connerie, c'est-à-dire l'ensemble de la population. Le travail de fantasmatisation n'est pas le seul fruit de l'imagination. Il faut que ces inventions, ces fantaisies de l'esprit soient en rapport avec le monde interne. Or, le bombardement d'images virtuelles ne favorise pas l'activité fantasmatique ; ce prêt-à-rêver empêcherait plutôt le sujet de fabriquer ses propres images en rapport avec des scénarios issus de son histoire personnelle, en particulier en lien avec sa sexualité infantile. Les nouvelles en continu, les images d'un monde extérieur en proie à la violence et à une sexualité sans limite avec la réalisation dans la réalité des fantasmes les plus extrêmes, Internet et son monde virtuel ne favorisent pas, voire empêchent le nécessaire clivage que doit opérer l'enfant entre son monde interne, celui des pulsions, et le monde extérieur de la réalité. On doit alors se demander si sur un plan d'une anthropologie psychanalytique la connerie serait plus actuelle, en rapport avec notre société contemporaine post-moderne et si elle a de beaux jours devant elle. Quant à la prévention, la multiplication des espaces transitionnels par le biais de la culture pourrait être un bon début. Mais la décision politique de considérer la culture comme non essentielle à la vie doit faire craindre le pire.

Conclusion

La connerie est un sujet très important dans la mesure où ses conséquences sur la vie – affective, familiale, amicale, professionnelle – sont énormes comme nous avons tenté de le montrer. Le champ d'investigation est immense et c'est peut-être cela qui rebute les chercheurs qui finissent par l'aborder de façon superficielle et se cantonnent souvent à faire sourire avec de bons mots. Ce texte n'est que le colligement de quelques notes, prélude à un travail plus vaste que nous espérons pouvoir continuer dans cet esprit d'ouverture quant au style de l'auteur et au format qu'autorise cette revue.

M. H.